

# L'ÎLE ET SA DESCRIPTION DANS LES RÉCITS DE VOYAGE

## Ténériffe et Madère au xix siècle

**CRISTINA G. DE URIARTE**

*Universidad de La Laguna*

*Groupe de Recherche Fran-Can*

L'afflux de voyageurs étrangers dans les archipels atlantiques de Madère et des Canaries a été constant au cours du temps comme le démontrent les nombreux récits de voyage incluant des références à ces terres dans leurs contenus<sup>1</sup>. Le célèbre scientifique Alexander von Humboldt rappelle déjà dans les premières pages de son non moins connu *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, publié à Paris en 1815, que les voyageurs commencent habituellement leurs récits avec la description de Madère et de Ténériffe. En effet, leur emplacement stratégique sur la route des vaisseaux qui sillonnaient l'Atlantique fit très vite de ces îles un espace familier pour les navigateurs qui avaient besoin de s'approvisionner en charbon, eau, vin et vivres frais. Leur nature volcanique, le prestige de leurs crus, la douceur de leur climat ou le caractère indolent de leur population sont quelques-uns des principaux aspects mis en relief de manière réitérée dans les chroniques. Bien que, au cours des ans, l'apport d'informations nouvelles sur ces territoires s'avère plus difficile, leur caractère insulaire est encore une réclame rentable pour la rêverie et un point de rencontre de différentes fantaisies et légendes, parmi lesquelles les références aux Îles Fortunées, ou au paradis terrestre, occupent une place de choix.

Dans sa mise en discours du monde, le voyageur déploie un large éventail de procédés - de les digressions et les notes en bas de page qui développent ce qui est dit dans le texte, jusqu'à l'utilisation des mots

---

<sup>1</sup> Sur ce sujet, voir en particulier, Aragão, 1981; Sarmiento Pérez, 2005; G. de Uriarte, 2006 y Oliver, 2010.

étrangers en passant par la comparaison avec la société française, premier destinataire du récit - pour créer un « effet de réel ». Mais le voyageur écrit aussi son récit avec la complicité du lecteur, avec qui il partage ses émotions et ses appréciations personnelles, ainsi que son point de vue sur le monde. Le « je » de l'écrivain-voyageur se trouve, donc, partagé entre le désir d'authenticité et l'expression d'une subjectivité dans laquelle une certaine vision du monde influencée par des stéréotypes, des préjugés et des lectures préalables occupe une place de choix.

Si l'opposition narration-description est « l'une des évidences les plus ancrées, les plus fermement expérimentées de notre pratique de lecture » (Hamon, 1993: 39), en ce qui concerne l'écriture du voyage, il a été traditionnellement considéré que celle-ci se caractérise par une combinaison de la narration et de la description<sup>2</sup>. Bien que l'existence de toutes deux dans le discours viatique ne fasse aucun doute, la prédominance, ou non, de l'une d'entre elles sur l'autre est souvent mise en question. Ainsi, alors que pour Le Huenen, la description « n'est pas la servante du récit, mais son égale » (Le Huenen, 1990: 20), Carrizo, de son côté, signale :

la falta de relevancia del desenlace [en el relato de viajes] produce una verdadera inversión en el funcionamiento del discurso y, como consecuencia, las narraciones terminan asumiendo un comportamiento de *ancilla descriptionis*, es decir, de eficientes servidoras del señorío de la descripción (Carrizo, 2008: 21)<sup>3</sup>.

En consonance avec cette déclaration, le même auteur propose la définition suivante du récit de voyage : « Se trata de un discurso narrativo-descriptivo en el que predomina la función descriptiva como consecuencia del objeto final que es la presentación del relato como un espectáculo

---

<sup>2</sup> « Tout récit comporte en effet, quoique intimement mêlées et en proportions très variables, d'une part des représentations d'actions et d'événements, qui constituent la narration proprement dite, et d'autre part des représentations d'objets et de personnages, qui sont le fait de ce que l'on nomme aujourd'hui la description » (Genette, 1969: 56).

<sup>3</sup> Voici la traduction : « Le manque d'importance du dénouement [dans le récit de voyage] produit un véritable renversement dans le fonctionnement du discours et, en conséquence, les narrations se terminent en assumant un comportement d'*ancilla descriptionis*, autrement dit, de servantes efficaces de la noblesse de la description ».

imaginario, más importante que su desarrollo y su desenlace » (Carrizo, 2008: 28)<sup>4</sup>. Albuquerque s'exprime dans des termes similaires lorsqu'il affirme que l'un des traits fondamentaux du récit de voyage est la prédominance de la modalité descriptive sur la narrative (Albuquerque, 2011: 17). Et Ortega se montre catégorique lorsqu'il signale « quizás el único elemento morfológico verdaderamente imprescindible a la hora de conformar el género —bien como libro bien como literatura de viajes— sea la descripción »<sup>5</sup> (Ortega, 2006: 224).

Dans le but d'aborder l'analyse de certaines des principales stratégies employées par le chroniqueur pour mener à bien une opération descriptive, nous avons sélectionné un petit groupe de récits de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle formé par la chronique du voyageur expérimenté Louis Jacolliot<sup>6</sup> (*Voyage aux rives du Niger, au Benin et dans le Borgou*, Paris, 1879) ; *Du Weser au Zambèze. Excursions dans l'Afrique australe* (Paris, 1879) récit de l'historien et écrivain, baron Alfred Auguste Ernouf ; *À travers le monde. Journal d'un navigateur* (Paris, 1893) de Eugène Bouchet ; *Le paradis des Noirs. Excursions sur les côtes de Guinée* (Paris, 1880), du géographe Charles Hertz<sup>7</sup>; *Au pays de Paul et Virginie* (Paris, 1895) de Jules Leclercq, membre fondateur en 1871 de la Société belge de Géographie et auteur de nombreux récits de voyage, et *Voyage de l'Angleterre à la Martinique* (Paris, 1825) de Jean-Louis Durieu, un jeune médecin français qui voyagea de Londres à La Martinique avec une famille, pour faire fortune. Dans son récit,

---

<sup>4</sup> Voici la traduction : « Il s'agit d'un discours narratif-descriptif dans lequel prédomine la fonction descriptive comme conséquence de l'objet final qui est la présentation du récit comme un spectacle imaginaire, plus important que son développement et son dénouement ».

<sup>5</sup> Voici la traduction : « Le seul élément morphologique véritablement indispensable à l'heure de conformer le genre — soit comme livre soit comme littérature de voyage — serait peut-être la description ».

<sup>6</sup> Louis Jacolliot (1837-1890) a publié, entre autres, *Voyage au pays des singes* (1883), *Les Traditions indo-asiatiques* (1876), *La Vérité sur Tahiti : affaire de La Roncière* (1869), *Le capitaine de vaisseau : scènes de la vie de mer* (1890), *Voyage dans le buisson australien* (1884), *Les animaux sauvages* (1884) ou *Perdus sur l'océan : les grandes aventures* (1893).

<sup>7</sup> Directeur de *L'exploration. Journal des conquêtes de la civilisation sur tous les points du globe*.

il se sert des lettres qu'il envoie à un fils de cette famille qui est resté en Angleterre pour conter son expérience.

Il est bien connu que les récits n'établissent pas de hiérarchies entre les événements racontés. En revanche, les différents lieux visités s'enchaînent les uns après les autres sans autre justification que celle de la contiguïté spatiale. Ce caractère fragmentaire du texte a été souligné par de nombreux spécialistes<sup>8</sup> qui parlent de « collage » (Pasquali, 1994: 135) ou de « marqueterie » et de « montage » (Antoine, 1997: 71 et 154). Dans cette succession de lieux, la description, – ressentie par certains comme une pause qui interrompt la séquence des événements et qui, à la différence de la narration dans laquelle les actions peuvent se répéter, n'est donnée qu'une seule fois –, possède un but essentiellement utilitaire, et elle est habituellement entendue par le lecteur comme véridique, exacte et vérifiable. D'autres fois, néanmoins, l'objectif de la séquence descriptive n'est pas tant d'apporter une information spécialisée que celle de préparer le terrain pour un autre type de réflexions. Ainsi, par exemple, l'avocat et écrivain Louis Jacolliot fait part au capitaine du vaisseau *Sarah* de ses intentions au cours du voyage, qui n'ont rien à voir avec celles du voyageur scientifique :

(...) je ne suis pas un voyageur géographe, je laisse à d'autres le soin de mesurer la terre, de prendre des hauteurs, de déclarer qu'un tel s'est trompé en prétendant que tel fleuve coulait un peu à droite avant de revenir sur la gauche, et de faire une foule d'autres belles trouvailles que le voyageur suivant détruira infailliblement. Mais, je ne laisse passer aucun trait de mœurs, aucune coutume, aucun fait, aucune croyance, aucune superstition, aucun événement singulier, qu'ils soient du fait des indigènes ou des Européens, sans les relater et en donner la raison (Jacolliot, 1879: 29s).

Et il peut même arriver de trouver des descriptions chargées de clichés et proches de la fantaisie, comme celle que réalise le belge Jules Leclercq de Funchal :

---

<sup>8</sup> Cf., entre autres, Véronique Magri-Mourgues (2009: 63-85).

Arrivé au haut de la côte, on domine le relief compliqué des montagnes et des vallées de l'intérieur de l'île ; c'est un chaos de verdure, qui réalise bien l'idée qu'on se fait d'un paradis terrestre, où l'homme n'a qu'à se baisser pour ramasser les produits du sol. Rien d'étonnant que l'indolence et la paresse règnent dans un pays où il faut si peu pour vivre et où la terre est si prodigue (Leclercq, 1895: 13).

La description – qui n'est jamais gratuite et qui conserve un tant soit peu d'éloge, de louange, des origines (Hamon, 1993: 11) – est, par conséquent, l'un des procédés les plus utilisés par le chroniqueur qui entreprend l'explication de nouvelles réalités. C'est pourquoi, il faut réaliser au préalable un processus inévitable de sélection des différentes qualités que possède cette nouvelle réalité, un processus qui n'est absolument pas fortuit, ni arbitraire mais qui, tout au contraire, dépend de certains critères adoptés par l'émetteur, se répercutant non seulement sur la construction et l'interprétation du texte, mais aussi sur la capacité de rendre visible ce qui est décrit car, comme l'affirme Hartog : « décrire, c'est aussi savoir et faire savoir ou encore, faire voir un savoir » (Hartog, 2001: 391).

D'où le fait que l'observation attentive des aspects que recueille la description, mais aussi de ceux qu'elle tait ou qu'elle estompe, et l'investigation ultérieure des motifs de telles actions, permet d'évaluer, entre autres choses, la valeur documentaire du texte ou de l'image du monde que construit le discours.

De manière générale, nous pouvons dire que le narrateur qui affronte une description peut adopter deux positions : avoir recours à des techniques abrégées qui, d'une certaine façon, évitent la description – et offrent au lecteur la possibilité de remplir ce « silence textuel » –, ou, au contraire, se servir de formes amplifiées. S'il est vrai que lorsque le voyageur choisit la première solution en alléguant des motifs tels que l'impossibilité de réaliser la description – impossibilité feinte, en réalité –, le risque de répétition, la paresse ou, simplement, en refusant de la réaliser et en supprimant, par conséquent, des éléments essentiels du récit de voyage, il n'en est pas moins vrai que tout récit comporte, de façon inévitable, des

lacunes (Antoine, 2011: 46). Ainsi, par exemple, le géographe Charles Hertz, dans le récit de son voyage réalisé entre 1877 et 1878 sur les côtes de Guinée, a recours à l'ellipse pour éviter la description de Madère, première escale de son voyage, invoquant l'argument que cette île n'est que trop connue alors que, en réalité, sa démarche est de faire appel à la mémoire du lecteur : « Je parlerai peu de Madère, c'est une île fort jolie, mais devenue banale, car elle est le point de relâche de tous les paquebots qui s'engagent dans les latitudes méridionales de l'Atlantique » (Hertz, 1880: 36). Malgré ces mots qui ouvrent le chapitre IX, Hertz trace une esquisse de l'île où ne manquent pas des références à son vin et au fait qu'elle est la destination de beaucoup de malades attirés par sa réputation de « sanatorium par excellence »<sup>9</sup>. À l'escale suivante aux Canaries, il adopte une attitude similaire par rapport à la Grande Canarie. Bien qu'il commence le chapitre XI avec une localisation géographique détaillée des îles qui composent l'archipel canarien :

La Grande Canarie occupe à peu près le centre du groupe d'îles qui porte son nom et qui se compose, en allant de l'ouest à l'est, des petites îles Allegranza, Graciosa et Lobos qui sont en quelque sorte des prolongements de l'île Lanzarote, médiocrement productive, et dont la ville principale, située dans l'intérieur, est San Miguel de Teguisse. Lanzarote est séparée de Fuerteventura par un large canal : ces deux îles, Lanzarote et Fuerteventura, sont peu distantes de l'Afrique et du cap Djuby (...) Lanzarote et Fuerteventura sont, avec l'île de Fer, à l'autre extrémité, les moins peuplées du groupe. Viennent ensuite Ténériffe dont j'ai parlé, Gomera et Palma. L'île de Fer, tout pa fait à l'ouest, était le lieu de l'ancien méridien (...) (Hertz, 1880: 47).

– localisation inutile, par ailleurs, puisque, de même que Madère, ces îles n'étaient que trop connues des navigateurs et, en conséquence, facilement reconnaissables par le lecteur familiarisé avec les récits de voyage – la référence rapide à la Grande Canarie consiste dans une allusion à sa fertilité, à la dénomination d'îles Fortunées et à sa cathédrale. La similitude

---

<sup>9</sup> Aspect souligné par d'autres voyageurs tels qu'Ernouf (1879: 10) ou Bouchet (1893: 22).

entre les deux villes canariennes lui permet d'esquiver l'information sur un lieu où il ne valait pas la peine de s'arrêter :

La Grande Canarie est bien certainement, de toutes ces terres, la plus fertile. On y fait, des mêmes produits, deux récoltes par an. Aussi n'est-ce pas sans raison que cet archipel a reçu le nom d'îles Fortunées. L'exposition et l'aspect extérieur de sa capitale, Las Palmas, présentent une grande analogie avec ceux de Santa-Cruz de Ténériffe. Nous y vîmes une belle cathédrale ornée d'un lutrin et d'un jubé fort remarquable. Le séjour de Las Palmas n'avait rien de bien attrayant. Le temps était beau, la chaleur commençait à être insupportable à terre, nous nous hâtâmes donc de regagner le bord, où nous apprîmes avec une vive satisfaction que l'on allait repartir avant la nuit (*idem*: 48).

Nous pouvons observer dans ce fragment comment son auteur utilise une technique quasi télégraphique pour esquisser quelques notes rapides sur quelques éléments considérés indispensables à la description de ces îles.

Le deuxième cas mentionné ci-dessus fait référence aux formes amplifiées qui se caractérisent par la prolifération de l'information et la tendance à l'expansion qui a lieu lorsqu'un simple toponyme, par exemple, déclenche le souvenir d'événements historiques, mythologiques, etc. N'oublions pas que chaque lieu, comme c'est le cas de ces îles, engendre son ensemble particulier d'histoires qui sont, également, attendues par le lecteur.

Entre ces formes, que nous allons voir rapidement, nous pouvons mentionner la digression, autrement dit, les passages qui présentent une série d'exposés de type philosophique, moral, culturel, politique, social, etc., où l'écrivain en profite souvent pour exposer ses opinions dans un geste d'érudition intentionnelle – et dont le récit de Hertz est un bon exemple. Ou encore Leclercq qui, peu après avoir commencé la traversée, partage avec le lecteur des émotions telles que la sensation de liberté que lui procure la vision sans limites de l'océan ou des estimations personnelles comme sa conception du voyage :

Et je comprends maintenant que voyager ce n'est pas seulement changer d'atmosphère et de climat, c'est aussi changer soi-même, devenir autre, se métamorphoser, se débarrasser de tout ce qui est l'habitude, renaître à une vie nouvelle, à l'exemple du papillon qui sort de sa chrysalide (Leclercq, 1895: 8).

Une autre technique habituelle est l'énumération, qui répond au désir du voyageur d'offrir la plus grande information possible, d'où la fréquence des listes, comme celles relatives à la végétation tropicale que l'on peut admirer dans les îles (*idem*: 10) ou quelques-unes des différentes espèces d'oiseaux de Madère que nous fournit Ernouf (1879: 10).

En ce qui concerne la description, celle-ci peut adopter la forme d'une simple note, avec une technique quasi télégraphique – comme celle employée par Hertz dans l'exemple mentionné ci-dessus ou celle utilisée par Ernouf pour décrire ce qu'il appelle « le groupe septentrional des Canaries » qui est en réalité Madère – et une autre proprement augmentative, détaillée. Telles sont les descriptions que nous propose Bouchet de ses escales insulaires dans lesquelles, par ailleurs, il omet toute information de type personnel à l'exception de l'allusion à sa réputation entre ses compagnons de voyage d'être un fin connaisseur en vins. Sur Funchal, il apporte des données relatives à la population et à son habillement, aux rues, maisons, promenades ou moyens de transport, outre l'inévitable référence, plus ou moins documentée, au caractère volcanique de l'île et à la production de vin.

La ville de Funchall [*sic*], située au bord de la mer, au centre d'une baie peu profonde, se développe sur une longueur de 5 à 600 mètres et est adossée à un coteau très élevé, bien cultivé et entouré de maisons de campagne ; sa population est d'environ 25.000 âmes. À gauche est un fort ; plus à gauche, à la pointe de l'île, un rocher isolé à cent mètres de terre, sur lequel s'élève un autre fort. La plage n'est pas accessible aux canots ordinaires ; les embarcations du pays viennent vous prendre à une cinquantaine de mètres du rivage et se hâlent sur les galets en s'aidant du ressac. Funchal offre un aspect gai, animé, bien que le mouvement commercial y ait peu d'importance ; les rues sont pavées des galets noirs de la grève (...) (Bouchet, 1893: 19s.).



Suivant un schéma similaire, Bouchet nous offre plus loin sa description de Ténériffe, dont ne peut être absente la référence au Teide, et de sa capitale :

La ville de Santa-Cruz est bâtie sur le rivage, au pied d'un vaste amphithéâtre ; à gauche s'étend une ligne de rochers découpés irrégulièrement à leurs sommets et descendant en gradins vers la plage ; à droite, des montagnes très élevées, de forme conique, qui baignent leur base dans la mer. Le pic de Ténériffe est du côté opposé et, malgré sa prodigieuse hauteur (3.700 mètres), la masse générale des rochers qui forment l'île est elle-même tellement élevée que le pic ne semble pas les dépasser beaucoup et ne produit pas un très grand effet. En débarquant à Santa-Cruz sur un large quai, on trouve un petit jardin public bien entretenu et orné de statues. Les rues, longues et propres, sont pavées en galets : c'est assez incommode pour marcher, mais les maisons sont bordées de trottoirs en pierres plates ; seulement, ces trottoirs ne sont pas plus élevés que la chaussée (*idem*: 23).

Habituellement, la description de la ville inclut des références à son fondateur<sup>10</sup>, à sa situation géographique et à ses fortifications, à la fécondité ou stérilité de ses terres, à ses coutumes, ses édifices et monuments, qui sont tous des aspects qui figurent, dans une plus ou moins grande mesure, dans les textes analysés et qui ne font que renforcer la valeur didactique et le caractère référentiel du récit.

Appuyée essentiellement sur la vue, cette description ordonne les lieux et les choses en suivant le mouvement des yeux du narrateur, dans un essai d'adapter le discours au moment réel de la vision. De cette façon, le lecteur peut, à son tour, accompagner le voyageur dans sa découverte.

Deux heures plus tard, nous découvrons l'île Madère proprement dite, qui n'apparaît que lorsque nous en sommes très près, à cause des vapeurs qui rampent habituellement le long des cimes de cette île à climat humide. Ayant dépassé le

---

<sup>10</sup> Ernouf inclut une « tradition plus poétique qu'authentique » sur la découverte de Madère selon laquelle Madère aurait été découverte par deux jeunes amants qui, fuyant la colère paternelle, trouvent refuge sur l'île en 1344 (1879: 9).

phare qui domine la pointe septentrionale, nous longeons à distance une côte verdoyante, qu'une riche végétation forestière recouvre jusqu'au sommet des montagnes. Çà et là on aperçoit un de ces moulins à vent qui sont si communs aux environs de Lisbonne, et, au fond de chaque anse, de jolis et coquets villages. Bientôt le paquebot ralentit sa marche, et nous mouillons dans la baie de Funchal (Leclercq, 1895: 9).

À travers cette technique narrative, propre aux voyageurs éclairés, le regard occupe une place privilégiée, comme cela se produit avec les espaces depuis lesquels on regarde, habituellement des sommets qui permettent une vue panoramique des lieux : « Après avoir gravi jusqu'au haut de la ville » (*idem*: 12), « Arrivé au haut de la côte, on domine le relief compliqué des montagnes et des vallées de l'intérieur de l'île » (*idem*: 12s.).

Il n'est pas étrange non plus de trouver dans le récit une mention des difficultés du voyageur à trouver les mots suffisants et adaptés à la réalité qu'il a devant lui. Ces carences et ces difficultés sont résolues par l'emploi de termes étrangers et de figures rhétoriques telles que les hypotyposes, métaphores, cataphores ou similaires. Lorsque Leclercq mentionne que, à l'intérieur des rues de Funchal, il y a « des patios a la española » (*idem*: 11) ou que, pour se faire une idée d'une végétation exubérante il faut aller à Funchal, de même que pour bien s'imprégner de la couleur blanche il faut aller Cadix (*idem*: 12), il propose en réalité un équivalent à l'indicible exotique et visuel, puisque ce qui est connu, familier, n'a besoin d'aucune explication.

Quelquefois, cependant, ce qui est différent n'a aucune similitude avec ce qui est connu et le voyageur, soit parce qu'il est dépourvu des mots adéquats pour formuler son admiration, son étonnement ou sa surprise, soit parce qu'il reproduit simplement des modèles antérieurs, a recours à l'emploi de superlatifs, d'adjectifs de couleur qui conforment une vision de rêve et à des termes comme « imposant », « grandiose », « majestueux », « sublime », « étrange », « bizarre », « insolite », « délicieux », « fierté », « fameux », « riant » ou « beau » qui sont récurrents dans la littérature de

voyage au regard de ces îles, constituant ainsi des associations fixes. Un bon exemple en est la description que nous propose Hertz du pic du Teide où il a recours à la négation des traits habituellement appliqués pour le définir :

(...) nous eûmes l'occasion d'entrevoir le fameux pic ; il était d'un aspect débonnaire, arrondi comme un chat qui s'est pelotonné et ne présentant aucun de ces caractères de fierté qu'on serait tenté de lui attribuer. Le géant dort depuis de longues années et c'est à peine si l'un des cratères voisins a rappelé, en 1705 que les gens de Ténériffe cultivent sur un volcan. Ce qui lui enlève de sa majesté c'est (...) (Hertz, 1880: 44).

Les mots mentionnés ci-dessus sont appliqués, en général, à de hauts sommets, à des sites solitaires, à des reliefs escarpés ou à des cours d'eau et, outre apporter un certain type d'information, ils font surtout directement appel à l'imagination du récepteur : « Funchal, ville d'aspect exotique s'il en fût, pleine de couleur locale, avec des maisons très blanches, des volets très verts, des balcons à toutes les fenêtres » (Leclercq, 1895: 11), « le climat de l'île de Madère est un des plus beaux que l'on connaisse » (Bouchet, 1893: 22), « Les maisons, les clochers de Funchal plongent successivement dans la mer ; les vertes collines, les brunes montagnes disparaissent à leur tour, des flocons de nuages blancs, flottant à l'horizon, marquent encore la place de l'île, disparue comme un beau rêve » (Ernouf, 1879: 11).

Or, l'une des principales difficultés posées par l'utilisation de la description est celle de son insertion dans le récit car, - même lorsqu'elle est attendue par le lecteur -, elle est presque toujours ressentie comme une digression, une parenthèse dans le discours viatique : « Las descripciones no 'empujan' hacia adelante sino que 'retienen' la atención del receptor, pues actúan como adjetivos que van revelando todo lo relativo a una 'imagen de mundo' que el discurso asume como escritura de cierto espacio recorrido » (Carrizo, 2008: 20)<sup>11</sup>, à ce qu'il faudrait ajouter qu'il s'agit d'une

---

<sup>11</sup> Voici la traduction : « Les descriptions ne 'poussent' pas vers l'avant mais 'retiennent' l'attention du récepteur, parce qu'elles agissent comme des adjectifs qui révèlent tout ce qui

pause volontaire (Hamon, 1993: 42), puisque le lecteur peut décider d'en sauter la lecture. Cette difficulté est mise en évidence dans les transitions, qui tentent de justifier la coupure dans le rythme de la narration puisque, chaque fois qu'un élément ou un personnage nouveau fait irruption dans le récit, il est facile de prévoir que cela impliquera sa description : « Il est cinq heures du soir. Il était cinq heures du soir, quand, il y a quatre jours, nous quittions Southampton. En ces quatre jours, nous avons passé comme par enchantement du nord brumeux au tropique éclatant : car Madère, c'est presque le tropique » (Leclercq, 1895: 9), « Comme le bateau doit faire ici son charbon, nous avons le temps de visiter la ville » (*idem*: 10), « Nous allâmes à l'hôtel qui passe pour le meilleur de la ville » (*idem*: 13), « Le 2 janvier au matin, nous avons découvert Madère » (Durieu, 1825: 62), « Le lendemain, le 12, nous découvriâmes Palma, l'une des Canaries » (*idem*: 73), « Au point du jour, les riants coteaux de Madère sont en vue et bientôt nous entrons dans le port de Funchal » (Ernouf, 1879: 9), « Quelques heures plus tard, nous mettons en panne devant Funchall [*sic*], capitale de l'île de Madère, qui appartient au Portugal » (Bouchet, 1893: 19), « Nous y vîmes une belle cathédrale ornée d'un lutrin et d'un jubé fort remarquable » (Hertz, 1880: 48). Dans ce dernier exemple, l'emploi de « belle » prépare, d'une certaine façon la description, qui sera ensuite résolue avec la mention du pupitre et de la tribune définis par l'adjectif « remarquable ».

Un exemple fondamental qui illustre le rôle primordial occupé par la description dans le récit de voyage nous est fourni par le médecin Jean-Louis Durieu. Pour combattre l'ennui des jours où le navire devait rester près de Madère sans pouvoir amarrer par manque de vent, il décide de raconter son histoire. On peut s'interroger ici sur la raison de ce besoin de décrire quelque chose que l'on n'a pas eu l'occasion de connaître. L'auteur, connaissant les attentes que tout voyage produit chez le lecteur, a préféré remplacer la description de l'île par l'histoire de sa découverte, puisqu'il est

---

a trait à une 'image de monde' que le discours assume comme écriture d'un certain espace parcouru ».

impensable qu'un voyageur ne décrive pas certains lieux qui constituent en eux-mêmes des « passages obligés ».

Les textes analysés ici s'inscrivent donc dans une longue tradition qui, bien que commode pour le narrateur, car elle lui fournit des structures et lui procure un modèle d'écriture, constitue, en même temps, un obstacle car, comme le signale Hartog : « Jamais le récit n'est surgissement originel, il est toujours pris dans un autre récit et le parcours du récit de voyage est aussi parcours d'autres récits » (Hartog, 2001: 440).

### **Bibliographie :**

ALBURQUERQUE-GARCÍA, Luis (2011). « El relato de viajes: hitos y formas en la evolución del género », *Revista de Literatura*, LXXIII, 145, pp. 15-34.

ANTOINE, Philippe (1997). *Les Récits de voyage de Chateaubriand. Contribution à l'étude d'un genre*. Paris: Champion.

ANTOINE, Philippe (2011). *Quand le voyage devient promenade. Écritures du voyage au temps du romantisme*. Paris: Presses de l'université Paris-Sorbonne.

ARAGÃO, António (1981). *A Madeira vista por estrangeiros 1455-1700*. Funchal: Secretaria Regional de Educação y Cultura.

CARRIZO RUEDA, Sofía (2002). « Analizar un relato de viajes » in Rafael Beltrán (ed.), *Maravillas, peregrinaciones y utopías: Literatura de viajes en el mundo románico*. Valencia: Publicaciones de la Universidad de Valencia, pp. 343-358.

CARRIZO RUEDA, Sofía (ed.) (2008). « Construcción y recepción de fragmentos del mundo ». Estudio preliminar. *Escrituras del viaje. Construcción y recepción de « fragmentos de mundo »*. Buenos Aires: Biblos.

GENETTE, Gérard (1969). *Figures II*. Paris: Seuil.

G. DE URIARTE, Cristina (2006). *Literatura de viajes y Canarias. Tenerife en los relatos de viajeros franceses del siglo XVIII*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

HAMON, Philippe (1993). *Du descriptif*. Paris: Hachette.

HARTOG, François (2001). *Le Miroir d'Hérodote*. Paris: Folio.

JACOLLIOT, Louis (1869). *La Vérité sur Tahiti : affaire de La Roncière*. Paris: Librairie internationale.

- JACOLLIOT, Louis (1876). *Les Traditions indo-asiatiques*. Paris: Librairie internationale.
- JACOLLIOT, Louis (1883). *Voyage au pays des singes*. Paris: Marpon et E. Flammarion.
- JACOLLIOT, Louis (1884a). *Voyage dans le buisson australien*. Paris: C. Marpon et E. Flammarion.
- JACOLLIOT, Louis (1884b). *Les Animaux sauvages*. Paris: Librairie illustrée.
- JACOLLIOT, Louis (1890). *Le Capitaine de vaisseau : scènes de la vie de mer*. Paris: E. Dentu.
- JACOLLIOT, Louis (1893). *Perdus sur l'océan : les grandes aventures*. Paris: Flammarion.
- LE HUENEN, Roland (1990). « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », *Littérales*, n° 7, pp. 11-25.
- MAGRI-MOURGUES, Véronique (2009). *Le Voyage à pas comptés. Pour une poétique du récit de voyage au XIX<sup>e</sup> s.* Paris: Honoré Champion.
- OLIVER, José M. (2010). « Les Canaries au carrefour des grandes campagnes maritimes du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, 38 in Michel Jangoux (ed.), *Portés par l'air du temps: les voyages du capitaine Baudin*, pp. 71-83.
- ORTEGA ROMÁN, Juan José (2006). « La descripción en el relato de viajes: los tópicos », *Revista de Filología Románica*, anejo IV, pp. 207-232.
- PASQUALI, Adrien (1994). *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyage*. Paris: Klincksieck.
- SARMIENTO PÉREZ, Marcos (2005). *Las islas Canarias en los textos alemanes (1494-1865)*. Las Palmas de Gran Canaria: Anroart Ediciones.